

MARTHA HALL KELLY

Le club de lecture de Martha's Vineyard

ROMAN



C
CHARLESTON

MARTHA HALL KELLY

LE CLUB DE LECTURE DE MARTHA'S VINEYARD

Mari Starwood pleure encore le décès de sa mère lorsqu'elle arrive sur l'île de Martha's Vineyard au large des côtes du Massachusetts. Guidée jusqu'ici par une enveloppe trouvée dans les affaires de sa mère où est écrit le nom de la célèbre peintre Elizabeth Devereaux, elle espère en apprendre plus sur le lien qu'entretenaient les deux femmes. Sous prétexte de suivre un cours de peinture, Mari se rend dans la magnifique ferme en bord de mer de l'artiste et se lie d'amitié avec elle. Au fil de leurs conversations, Elizabeth lui raconte l'histoire des mystérieuses sœurs Smith, qui vivaient dans la ferme pendant la Seconde Guerre mondiale et qui y ont créé un club de lecture. Un petit cercle qui a bouleversé le cours de la guerre et de sa propre vie...

Inspiré d'une histoire vraie, un roman émouvant dans l'univers enchanteur de Martha's Vineyard, qui rend hommage au pouvoir de la communauté et de l'entraide dans les heures sombres de la guerre.

« UN PREMIER ROMAN ÉPOUSTOUFLANT,
ABSOLUMENT IMPOSSIBLE À LÂCHER. »

*Tatiana de Rosnay à propos du
Lilas ne refleurit qu'après un hiver rigoureux*

Traduit de l'anglais par Laura Bourgeois

ISBN : 978-2-38529-457-1 22,90 € Prix TTC France



9 782385 294571

Rayon : Littérature étrangère
Design : Raphaëlle Faguer / Belina Huey
Image : © Shutterstock / Debra Lill



FABRIQUÉ
EN FRANCE



éditeur écoresponsable



CHARLESTON
www.editionscharleston.fr

LE CLUB DE LECTURE
DE MARTHA'S VINEYARD

Martha Hall Kelly

LE CLUB
DE LECTURE
DE MARTHA'S
VINEYARD

Roman

Traduit de l'anglais par Laura Bourgeois



De la même autrice aux éditions Charleston :

L'Appel des colombes, 2023

Le tournesol suit toujours la lumière du soleil, 2021

Un parfum de rose et d'oubli, 2019

Le lilas ne refleurit qu'après un hiver rigoureux, 2018

Titre original : *Martha's Vineyard Beach and Book Club*

Copyright © Martha Hall Kelly, 2025

Tous droits réservés.

Traduit de l'anglais par Laura Bourgeois

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2025

76, boulevard Pasteur

75015 Paris – France

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-38529-457-1

Maquette : Camille Carlos

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook
(Éditions.Charleston), sur Instagram (@editionscharleston)
et sur TikTok (@editionscharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable ! Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

*À ma mère, Joanne Finnegan Hall,
Qui nous a inspirés avec ses histoires
d'enfance passée sur la jolie île de Martha's Vineyard
– solidement soutenue par les liens invisibles de la famille.*

1

MARI

2016

MON SAC À DOS À L'ÉPAULE, je me mêlai à la foule qui déferlait sur la passerelle du ferry. J'arrivais enfin sur l'illustre île de Martha's Vineyard. J'avais entendu dire qu'elle était presque trop charmante, que Lady Di y avait séjourné, ainsi que de nombreux présidents, et même Carly Simon et James Taylor, jadis. Il y avait forcément une raison à cette popularité.

Une fois sous la canopée, je scrutai les personnes qui attendaient des voyageurs. Mrs Devereaux était restée très vague dans sa lettre. « Prenez le ferry de 9 h 30. Je viendrai vous chercher à Vineyard Haven. » M'étais-je trompée de date ?

J'essuyai la sueur qui perlait au-dessus de mes lèvres. J'avais oublié mes lunettes de soleil, et après mon vol

de nuit pour rejoindre Boston depuis L.A., le décalage horaire me frappait de plein fouet.

Une bande de copines exaltées me dépassa dans un nuage de parfum Miss Dior. Des ballons à hélium dorés flottaient au-dessus de leurs têtes. Leurs chapeaux en paille assortis identifiaient leurs rôles de « future mariée » et de « team de la future mariée », comme si le reste du monde n'avait pas déjà deviné qu'elles étaient en week-end d'EVJF. Je m'écartai pour laisser passer un couple à peine plus âgé que moi, avec un bébé dans les bras du père et un chien adorable qui les suivait en laisse. La famille parfaite.

Je traversai l'étendue d'asphalte qui irradiait de chaleur pour rejoindre le terminal maritime au toit à bardeaux gris et je m'assis en tailleur sur un banc pour observer le flux de riches touristes, d'insulaires en chemise en flanelle, et d'ouvriers venus du continent avec leur casse-croûte. Je me demandai lesquels, parmi eux, habitaient les demeures en bois blanc qui bordaient la côte, que j'imaginais construites par des hommes portant des prénoms comme Ichabod, avec des cuisines désormais équipées d'immenses congélateurs à double porte et rénovées avec beaucoup trop de marbre blanc. Les gens avaient la belle vie sur cette île idyllique.

Je serrai mon sac frangé en daim contre moi – c'était un des préférés de ma mère. Mon jean taille haute et mon dos nu m'avaient semblé un bon choix en quittant L.A., mais à en juger par les regards de travers qui se posaient sur moi, je compris que je détonnais dans le paysage. Je n'étais pourtant pas du genre à m'habiller pour les autres. En matière de vêtements, mon critère principal était la joie – et l'état de mon compte en banque.

Je n'avais rien avalé depuis les cacahuètes de l'avion. L'espace restauration du ferry ne proposait que de la chaudrée de palourdes industrielle, des hot-dogs fripés,

et un jeu de cartes à dix dollars décoré d'un plan vintage de Martha's Vineyard que j'avais acheté dans un élan de spontanéité en le regrettant dès que l'argent avait changé de main.

J'appelai Nate. « Vous êtes bien sur le répondeur de Nate. Désolé, je ne suis pas disponible pour le moment, mais on se parle bientôt. » Pourquoi ne décrochait-il jamais ? Il était toujours trop occupé avec sa start-up dans la tech qui mettait une éternité à décoller.

Je sirotai ma bouteille d'eau pétillante – une boisson économique car les bulles donnaient l'illusion de me remplir l'estomac – tout en observant les passagers que l'on venait récupérer. Un Range Rover blanc arriva, et la bande de copines en EVJF fourra ses ballons dans l'habitacle avant de s'y entasser. Puis une femme aux cheveux blancs vêtue d'un chemisier en coton rose soigneusement repassé fit signe à la famille parfaite, et ils partirent tous ensemble tandis que la mère s'affairait auprès de sa fille, ou sa belle-fille.

En la voyant, je ressentis un pincement au cœur. Ma mère me manquait. Mais jamais elle n'aurait enfilé un chemisier en coton aussi BCBG. Nancy Starwood ne revêtait que des blouses inspiration années 1970. On passait des heures à écumer les boutiques de seconde main de L.A., à fouiller le moindre portant de Melrose dans notre quête de tee-shirts de concert et de Levi's vintage. Les gérants adoraient ses manières pleines de charme et lui mettaient toujours de côté leurs pépites.

La foule finit par se tarir. *Où est Mrs Devereaux ?* Quand je voulus consulter mon téléphone, l'écran resta noir. *Peut-être que ça vaudrait le coup d'économiser pour un nouveau téléphone qui tienne la charge.*

Je fis tourner le bracelet doré à mon poignet – une habitude récente. Avant de quitter L.A., j'avais trouvé

ce maillage de cœurs dans la chaussette rose vif dans laquelle ma mère cachait ses bijoux. Les cœurs étaient un peu niais et le bracelet ne correspondait pas vraiment au style de ma mère – ni au mien d'ailleurs – mais bizarrement, il m'apportait du réconfort.

Une femme en gilet orange faisait signe aux véhicules de s'engouffrer dans le ferry pour retourner sur le continent. Je l'abordai :

— Savez-vous où je pourrais trouver un téléphone dans le coin ? La personne qui devait me récupérer n'est pas venue.

— De l'autre côté de la rue, m'informa la femme. Vineyard Bikes vous laissera utiliser le leur.

J'esquivai les voitures et entrai à pas vifs dans la boutique en question. Des bicyclettes s'entassaient sur chaque mètre carré, et certaines étaient suspendues au plafond. Je fis courir mon doigt sur la selle d'un tandem calé contre le mur, songeant qu'une telle proximité physique était forcément une erreur, même entre deux personnes qui s'aimaient.

Un homme, trente-cinq ans environ, était penché sur un vélo retourné au sol. Ses cheveux étaient ramassés en un chignon flou. Il fit tourner la roue dans un cliquetis harmonieux. Dans la fraîcheur de la pièce sombre, j'admirai un instant son dos puissant – une partie du corps souvent sous-estimée.

Enfin, je me décidai à lui faire signe.

— Bonjour.

— Bonjour.

Il leva la tête et coinça une mèche rebelle derrière son oreille.

— Joli sac, commenta-t-il.

Je caressai le daim, surprise qu'un homme puisse apprécier quelque chose dans ma tenue – c'était une première.

— Il appartenait à ma mère. Excusez-moi, la personne qui était censée me retrouver au ferry n'est pas venue. Vous permettez que j'utilise votre téléphone ?

D'un signe de tête, il désigna le comptoir de la caisse.

— Allez-y.

Je composai le numéro inscrit sur la lettre, et en écoutant sonner au bout de la ligne, j'observai distraitemment le profil du vendeur, estimant que s'il était né au XVII^e siècle, il aurait pu passer pour un peintre flamand.

— C'est toujours aussi bondé par ici ? demandai-je, le combiné collé à l'oreille.

— Un vendredi d'août, oui. En mars, un peu moins.

Son accent du Massachusetts me plaisait beaucoup.

Je raccrochai.

— En tout cas là-bas, il n'y a personne.

J'approchai de la vitrine et jetai un coup d'œil au terminal du ferry. Après avoir réglé les frais des obsèques de ma mère, je n'avais plus de quoi me payer un si long trajet en taxi.

— Je viens d'atterrir de L.A. ce matin. Combien ça me coûterait de louer une bicyclette pour aller à Chilmark ?

— Vingt dollars la journée.

Il me jaugea avant d'ajouter :

— Mais ce n'est pas une route facile.

Il se redressa, épousseta son jean, et m'accorda son attention pleine et entière.

— Vous avez l'habitude de rouler à vélo ?

— J'ai déjà fait un week-end à vélo, une fois, à la fac.

Pour visiter Hershey, en Pennsylvanie.

— Ah, le jardin botanique ?

— C'était très sympa !

Je refoulai la vision de mon petit copain de l'époque, Justin, filant à vélo avec Jennifer Sibley en direction du parc d'attractions de l'usine de chocolat Hershey.

— Dans ce cas, vous devriez vous en sortir sur les routes plates qui longent la côte, mais les routes intérieures ont plus de dénivelé. Je vous conseille sérieusement de prendre un taxi.

— Et combien ça me coûterait ?

— Dans les soixante dollars.

Je visualisai mon portefeuille, les deux billets de vingt dollars et les quelques pièces qui s'y trouvaient. À trente-quatre ans, j'étais censée avoir passé ma phase nomade et avoir les moyens de me payer un taxi. « Tu mets juste un peu de temps à chercher ta voie », disait ma mère.

— Ce n'est pas une petite somme pour moi en ce moment...

Il se redressa vers le plafond et décrocha un vélo vert pâle dans une démonstration de force surprenante. Je reculai d'un pas pour l'observer. J'avais toujours trouvé les hommes qui effectuaient un travail manuel plus attirants que les employés de bureau.

— Je comprends. Pour vivre sur l'île avec un petit budget, il vaut mieux être astucieux. Je peux vous le louer pour vingt, si ça peut vous rendre service.

— Ça m'aiderait beaucoup, merci.

Il se dirigea vers la caisse et s'empara d'un stylo pour remplir un formulaire.

— Votre nom ?

— Mari Starwood.

Il sourit.

— Digne d'une actrice hollywoodienne.

Mon nom complet était en réalité Marigold Violet Starwood, inspiré par la star d'un feuilleton britannique que ma mère avait fugacement adoré à une époque. Mais je le donnais rarement. Pas parce que je ne l'aimais pas, mais plutôt pour éviter que l'on se moque de moi.

— Vous êtes actrice ? poursuivit-il. C'est vrai que vous êtes si...

— Si quoi ?

— Je ne sais pas.

Il me dévisagea pendant plusieurs longues secondes.

— Belle.

Je détournai le regard, pour masquer un sourire. Il disait ça pour flirter, pour autant ce n'était pas un adjectif que j'aurais utilisé pour me décrire. Un physique *intrigant*, peut-être. Mais les cheveux noirs et la peau blanche façon vampire n'étaient pas le style le plus recherché à L.A., où l'on vouait un culte aux blondes. Toutefois, l'idée qu'il puisse y avoir des standards de beauté moins stricts ici, au pays des fermiers et des pêcheurs, me remplissait d'une joie nouvelle.

Je lui expliquai qu'il fallait que je reparte le soir même, par le ferry de 19 h 30. J'avais réussi à trouver un aller-retour Los Angeles Boston pour moins de trois cents dollars.

— Vous pourriez décider de vous attarder. C'est une île unique en son genre. Rien que l'air frais suffit parfois à faire changer d'avis les gens.

— Je dois rentrer. Je suis en plein déménagement pour reprendre des études de coach en bien-être. Avec un peu de chance, ce métier me permettra de gagner plus d'argent et de vivre dans un appartement un peu plus grand.

Il fallait que j'arrête de raconter ma vie à ce parfait inconnu. Je sortis le jeu de cartes de mon sac.

— Vous pourriez me montrer où je vais, sur ce plan ?

Il posa ses avant-bras sur le comptoir avec naturel, prit le jeu de cartes au creux de sa paume, et désigna différents endroits en m'expliquant :

— L'île est plus vaste qu'on ne le pense à première vue – trente-sept kilomètres de long. Il y a six villes. Ici,

nous sommes à Vineyard Haven, l'un des deux principaux ports. Vous vous rendez à l'est, dans la partie rurale que l'on appelle « Up-Island », du côté de Chilmark. À l'ouest, la partie dite « Down-Island » est plus portuaire avec, tout au bout, la très chic ville d'Edgartown. Imaginez le village parfait de Disneyland. Il faut un sacré budget pour traîner dans le coin. Cela dit, le bar du Atria propose une super offre « un cocktail acheté, un gratuit » sur les gimlets le mardi.

— Je dois trouver la ferme de Copper Pond, apparemment.

Il se redressa un peu.

— C'est un endroit très cool – une immense propriété. À une époque, il y avait la base militaire juste au-dessus. C'était le point culminant des collines de l'île. Maintenant, les gosses y vont pour se rouler des pelles.

Je sentis une chaleur absurde irradier mes joues. Que penserait Nate de cette conversation à la limite du flirt avec le loueur de vélos ?

— Je dois retrouver une femme qui vit là-bas. Pour un cours particulier de peinture. Il est censé commencer à 11 heures.

— Elizabeth Devereaux ? Elle est très célèbre.

— Je sais. On étudiait ses œuvres en cours d'art.

Je m'étais inscrite en initiation à la peinture américaine à l'université de Berkeley pendant ma phase d'aspirante artiste. Non pas que j'aie le moindre talent pour le dessin. Elizabeth Devereaux allait certainement trouver mon coup de pinceau ridicule.

— Impressionnant. Pour un de ses ateliers particuliers ? Je croyais qu'elle ne prenait plus de nouveaux élèves...

— Je lui ai écrit pour lui dire combien j'admirais son œuvre, et elle m'a acceptée, dis-je en optant pour le flou.

Il n'avait pas besoin de connaître la véritable raison de ma présence.

— En tout cas, Mrs Devereaux est une personnalité très secrète. Je peins, moi aussi, et je ne l'ai rencontrée qu'une seule fois, au vernissage d'une nouvelle galerie d'art l'an dernier, et je n'ai aperçu sa ferme que depuis la mer. Le domaine est clos, et il paraît que la piste de terre qui y mène est dans un état lamentable. Sur cette île, plus une propriété est grandiose, plus elle a de nids-de-poule.

— Je n'ai pas trouvé de photos d'elle en ligne. À quoi ressemble-t-elle ?

— Elle est un peu sèche de prime abord, mais très généreuse envers la communauté artistique locale. Elle adore parler métier, mais pas de sa vie privée. Je lui ai posé une question sur sa ferme et elle a tout de suite changé de sujet.

— Elle a dans les quatre-vingt-dix ans, c'est ça ?

— Mais toujours un incroyable talent. Elle peint encore tous les jours. Vous avez fait des études d'art ?

— J'aurais bien aimé. J'adore peindre. Mais il fallait que je choisisse une voie qui me permette de payer mes factures. J'ai étudié la communication... pour finir dans le secteur de l'alimentation saine.

En réalité, je n'avais jamais terminé mes études. J'avais arrêté quand les financements de ma bourse avaient été coupés. Et je préférais ne pas penser au comptoir à blenders d'une célèbre chaîne de bar à jus de fruits sur Wilshire Boulevard où, employée la plus âgée d'une équipe de petits jeunes aux visages de bébés, je mixais des smoothies Mango-A-Go-Go et réchauffais des sandwichs au micro-ondes toute la journée.

Le loueur de vélos se pencha pour prendre appui sur le comptoir.

— Les peintures de Devereaux valent plus cher que cette boutique entière. Vous avez de la chance de pouvoir la rencontrer.

— Qui a de la chance de pouvoir la rencontrer ? s'enquit une voix.

Nous tournâmes la tête pour découvrir une femme plantée dans l'embrasure de la porte, vêtue d'un pantalon en toile confortable éclaboussé de peinture – que je convoitai aussitôt – et d'une chemise en lin diaphane. Grande et mince, elle portait un chapeau de paille à large bord, sur une chevelure blanche dont la tresse de côté descendait jusqu'à sa taille.

— Mrs Devereaux...

— Ronan, c'est bien ça ? demanda-t-elle avec l'ombre d'un accent français. Alors, c'est ici que vous passez vos journées ? Vous feriez mieux de peindre.

Elle s'avança vers moi.

— Seriez-vous Miss Starwood, par hasard ? Je me doutais que je vous trouverais en train de bavarder. Toutes les jeunes femmes semblent croiser le chemin de Ronan White.

Mrs Devereaux posa son regard sur moi et se figea, l'air soudain lointain.

— Oui, appelez-moi Mari, répondis-je, mal à l'aise.

Comment m'avait-elle reconnue ?

Elle continuait de me dévisager.

— Tout va bien ? demandai-je.

Mrs Devereaux parut émerger de sa transe. Elle se tourna vers la porte.

— Allons-y, voulez-vous bien ? La peinture nous attend, inutile de traîner.

Je jetai un coup d'œil derrière moi et vis Ronan me regarder partir. Une toute petite partie de moi regrettait de ne pas aller plutôt boire des gimlets avec lui.

Je suivis Mrs Devereaux sur le parking jusqu'à atteindre une jeep décapotable jaune. Malgré quelques traces de rouille sur le bas des portières, elle était en très bon état pour un véhicule clairement plus vieux que moi. Je me glissai sur le siège avant et sentis le cuir brûlant irradier à travers mon jean.

Quand Mrs Devereaux tourna la clé pour démarrer le moteur, un rayon de soleil illumina la fine bague en or à sa main gauche. Y avait-il un Mr Devereaux ?

Je n'avais jamais vu personne conduire une boîte manuelle – tout le monde avait une automatique à L.A. – et Mrs Devereaux maîtrisait l'embrayage avec une force étonnante.

— Alors, à quoi ressemble votre vie en Californie ? demanda-t-elle. Vous peignez beaucoup ?

— Dès que j'en ai l'occasion. Surtout des portraits. Je fabrique des choses, aussi. Je viens de terminer une maison de poupées pour la nièce de ma manager.

Le regard de Mrs Devereaux s'attarda sur moi encore, cette fois plus longtemps.

— Est-ce que tout va bien ? Je peux prendre le volant, si vous vous sentez mal.

C'était le genre de propositions que je faisais souvent sans réfléchir, mais la réalité était que je n'avais pas conduit depuis cinq ans, depuis que ma mère avait vendu sa Mustang, et certainement pas une manuelle.

— Oh non. Tout va pour le mieux.

Je m'installai contre le dossier de mon siège et tentai de me détendre alors que la voiture longeait la rue principale de la ville portuaire, passait devant un magasin d'alimentation bio, une pharmacie, et des boutiques de tee-shirts.

— Bienvenue à Vineyard Haven, annonça-t-elle.

— C'est mignon.

J'aimais beaucoup les petites boutiques. Ça me changeait des centres commerciaux gigantesques.

— Il y a eu un terrible incendie ici, en 1883. Les flammes ont tout ravagé, jusqu'à la mer, rendez-vous compte.

Une adorable librairie exposait des ouvrages sur le vin. Je pivotai sur mon siège pour mieux voir.

— Est-ce que c'était un livre d'Allen Whiting que j'ai aperçu dans la vitrine ? Ses paysages sont incroyables.

— Oui. Ils proposent de très beaux livres d'art ici. De quoi y passer la journée entière. Vous savez quoi ? Vous devriez rester dormir dans la chambre d'amis. Vous pourrez revenir ici faire un tour à la librairie demain, et ça nous laissera plus de temps pour peindre.

Pour une personnalité réputée très secrète, elle avait l'invitation facile. Cependant je n'avais pas vraiment l'intention de peindre. J'étais ici pour déterrer des informations.

— Merci, mais je dois rentrer. Mon billet d'avion n'est pas remboursable.

— Vous aimez lire ?

— D'habitude, surtout de la non-fiction. Mais en ce moment je dévore tous les romans de ma mère. Pour me sentir plus proche d'elle.

Je sortis de mon sac un vieux poche ayant appartenu à ma mère. *La Vallée des poupees*. Je l'avais retrouvé en rangeant notre placard.

— J'ai lu ça dans l'avion. C'est assez dingue. Beaucoup d'histoires de drogues, d'overdoses, et d'excès. C'était sympa, mais pas très réaliste.

Nous passâmes devant un café adorable avec ses petites tables en terrasse qui faisait la promotion de ses matcha lattes.

— Qu'est-il arrivé au bon vieux café noir ? pestai Mrs Devereaux.

— Le matcha est meilleur pour la santé. En tout cas, d'après Gwyneth Paltrow. Et c'est délicieux.

— Pouah, lâcha Mrs Devereaux en balayant cet éloge d'un geste de la main.

Devant une boutique de seconde main, quelques robes suspendues en extérieur ondoyaient sous la brise. Ma mère aurait adoré l'atmosphère de cette ville – un peu kitch, qui ne cherchait pas à tout prix à être tendance. J'effleurai la chaîne de coeurs dorés autour de mon poignet.

Mrs Devereaux y jeta un coup d'œil.

— C'est joli.

— Il appartenait à ma mère. Je crois qu'elle l'a chiné.

Même si j'avais toujours un pincement au cœur en le regardant, j'étais contente d'avoir un héritage, si petit soit-il, de ma mère. Le médecin du dispensaire de Los Feliz m'avait prescrit une tonne de Seroplex pour me débarrasser de ma tristesse, mais je ne voulais pas oublier ma mère. Je voulais qu'elle revienne.

— Vous aimez chiner ? demanda Mrs Devereaux.

— Oui. Les vêtements vintage dégagent une super énergie. J'adore essayer de deviner leur histoire. Et ils sont de bonne facture. En plus, la seconde main, c'est bon pour la planète.

Mrs Devereaux hocha la tête, comme si elle y voyait un autre sens, plus profond.

— Cette ferme... ça fait combien de temps que vous y vivez ?

Il fallait que j'en vienne au fait, si je voulais réussir à poser toutes mes vraies questions.

— Plusieurs années, par périodes.

— Ça vous arrive d'aller à Los Angeles ?

Elle se tourna vers moi.

— Jamais.

Nous passâmes devant un restaurant qui faisait la promotion de la spécialité locale de sandwichs au homard, les *lobster rolls*, puis devant une banque avec un toit en tuiles de style colonial espagnol qui avait des airs de station balnéaire californienne. C'était une jolie ville à explorer, si je décidais un jour de revenir. Sauf qu'une fois que Mrs Devereaux se serait confiée à moi et que j'aurais obtenu les informations que je cherchais, je n'aurais pas de raison de remettre les pieds sur cette île.

Nous continuâmes vers Up-Island, sur une route peu empruntée, abritée par une canopée d'arbres centenaires, et j'inspirai le parfum revigorant des chèvre-feuilles. L'atmosphère ici n'avait rien à voir avec celle de la côte ouest des États-Unis, d'où je venais. La lumière donnait au paysage une image plus saine, et l'air était plus doux, plus humide, plus iodé, loin de l'odeur de feu de bois et de cèdre de L.A.

Mrs Devereaux me désigna la plus vieille épicerie de l'île, puis des prairies peuplées de moutons, et plus tard, elle tourna sur une route de terre et nous franchîmes un portail ouvert. Sur le côté se trouvaient un cabanon bleu et son étal, qui proposait des produits de la ferme. Des lys blancs dans des seaux en fer y étaient à vendre.

Nous poursuivîmes sur la piste, alors qu'elle esquivait avec habileté des nids-de-poule de la taille d'une baignoire. J'avais la main serrée sur la poignée de la portière.

- Il n'y a personne pour refaire cette route ?
- C'est le meilleur moyen de dissuader les curieux, me confia-t-elle avec un sourire.

Bientôt, le cri sauvage des goélands et des sternes parvint à nos oreilles, et nous émergeâmes des bois pour découvrir un ciel bleu brumeux et une vaste étendue d'herbe

qui se déployait jusqu'aux falaises donnant sur la mer. Un petit cottage d'un étage à la façade en pierre se dressait à notre gauche, ceint par une clôture blanche recouverte d'un splendide enchevêtrement de rosiers grimpants d'un rose crémeux, de lys blancs et de digitales. Une imposante grange s'élevait à notre droite, devant laquelle broutait une vache rousse. Sur le flanc de la colline poussaient des rangées nettes de plants au feuillage émeraude. Je n'avais jamais mis les pieds dans une ferme auparavant.

— C'est incroyable, m'émerveillai-je en descendant de la voiture.

J'aimais l'odeur de cette ferme, des roses, du foin fraîchement coupé, de l'air iodé, et même du fumier.

— Vous vivez seule ici ?

— Oui.

— C'est la maison de votre enfance ?

— Non, pas du tout. Je l'entretiens pour une amie.

— Quelle chance !

Je portai une main en visière pour mieux observer la vieille grange récemment rénovée. Les travaux avaient été réalisés avec goût – du neuf mais pas trop moderne, avec des encadrements de fenêtre noirs et une toiture de petits bardeaux rectangulaires en cèdre.

— Magnifique grange.

— C'est la laiterie, mais on y conserve aussi des pommes de terre et du foin.

Nous avançâmes vers le promontoire de la falaise, où deux chevalets étaient plantés, à côté de deux tabourets pliables en toile. À leur seule vue, je regrettai ma décision de partir sans prendre de leçon de peinture. Mrs Devereaux était probablement une enseignante fabuleuse.

Je désignai une clairière sur la colline où un immense rocher était entouré de grands arbres aux branches

sinueuses qui se balançait doucement sous la brise. La scène m'était familière.

— Ce gros rocher, indiquai-je. Et ces arbres. Vous les avez peints, non ?

— Oh, les *beetlebungs*. Ils sont superbes, n'est-ce pas ? Ils poussent partout dans la région. Il n'y a d'ailleurs que sur l'île de Martha's Vineyard qu'on appelle les gommiers noirs ainsi. Les abeilles raffolent de leurs fleurs, vous devez absolument goûter leur miel.

Je contemplai les branches qui oscillaient et les feuilles qui frémissaient.

— On croirait qu'ils se meuvent d'eux-mêmes, comme des danseuses.

— J'aime beaucoup leur nom scientifique, *Nyssa sylvatica*, la « nymphe des forêts ». Parfois, je me dis qu'ils ont quelque chose de magique. Ils ont aidé la famille qui vivait ici à traverser de grandes épreuves.

Je me tournai pour admirer le paysage, les vagues qui déchaient la côte et les îlots au loin.

— La vue est incroyable.

Mrs Devereaux désigna l'horizon.

— La propriété s'étend d'une crique à l'autre. Salt Cove à droite avec sa plage de sable, et Pepper Cove à gauche de la falaise – celle-ci n'a pas vraiment de plage à proprement parler. Juste un hangar à bateaux.

Elle porta sa main en visière avant de poursuivre :

— Au loin, on aperçoit l'archipel Elizabeth Islands. C'est l'explorateur Bartholomew Gosnold qui a nommé ces îles ainsi en 1602.

— Comme vous ?

Mrs Devereaux s'esclaffa.

— Oh non, rien à voir. Elles tirent leur nom de la reine Elizabeth. Et il a baptisé Martha's Vineyard en hommage à sa fille, Martha.

— Heureusement que cette propriété n'a pas été transformée en lotissement.

— Oui, nous avons beaucoup de chance.

Imaginer qu'une gigantesque villa puisse être construite ici, ou une série de pavillons avec leur allée de garage en béton, me nouait l'estomac.

Mrs Devereaux désigna le cottage en pierre.

— On voit encore des lignes sur la façade, là où la pierre a été taillée en morceaux pour pouvoir être déplacée.

Je jetai un petit coup d'œil à l'intérieur de la maison.

— Vous auriez un endroit où je pourrais mettre mon téléphone à charger ?

— Dans la cuisine. Faites comme chez vous. Pas de chichis ici. La cuisine est à l'arrière de la maison.

Je me glissai dans l'entrée sombre et fraîche et laissai le battant de la moustiquaire claquer derrière moi. Je passai devant une cage d'escalier étroite pour atteindre un séjour au plafond bas, où un canapé en velours élimé était calé entre deux fenêtres. Je m'arrêtai net devant les toiles de plusieurs tailles suspendues sans cadres au-dessus du sofa, toutes dépeignant le même sujet : le rocher dans le pré au loin. Chacune capturait l'énorme caillou à une heure différente de la journée, ou à une saison différente – sous la neige, avec des lumières et couleurs variées, à l'instar des meules de foin de Monet.

Je tirai de la poche de mon jean une page arrachée à mon manuel d'histoire de l'art, qui montrait une photographie de mon tableau préféré et sa légende : *Sans titre. Paysage. E. Devereaux. 1992.*

Le rocher. Les *beetlebungs*.

La cuisine était pourvue d'un large évier en porcelaine blanche, de placards en pin noueux, et d'une table

ronde en chêne aux finitions si polies et usées qu'elles donnaient l'impression que la pièce était le cœur de la maison. Cette partie était une annexe, accolée à la structure plus ancienne en pierre du cottage. Il y régnait un parfum agréable, un mélange de sucre, de feu de bois et d'extrait de vanille. Sur une vieille cheminée en pierre était posée une petite maquette de bateau. J'adorais les cheminées anciennes des cuisines, et j'approchai pour déchiffrer l'inscription gravée : « Sois juste, aime la miséricorde, et acquitte-toi de toutes dettes ». J'effleurai les lettres du bout des doigts. Les choses étaient tellement plus faciles et plus simples, jadis.

Une star d'une émission de décoration aurait fait arracher les vieilles boiseries pour les remplacer par un revêtement moderne mais, à mes yeux, la pièce était parfaite ainsi. Elle me donnait envie de préparer du *banana bread* ou de faire mes propres conserves maison.

Je trouvai un chargeur sur le plan de travail et y branchai mon téléphone. Sur le retour, je m'arrêtai devant la penderie à l'entrée, dont la porte était entrouverte. Elle était pleine à craquer, et j'effleurai les chemises et vestes masculines de petite taille, pour apprécier le toucher des laines rugueuses et du cachemire que je n'avais jamais l'occasion de porter en Californie.

Je retrouvai ensuite Mrs Devereaux. Plantée sur la falaise, près des chevalets, elle triturait une boîte à cigares remplie de tubes de peinture.

Mon regard se perdit sur la plage en contrebas, puis dériva sur un hangar en bois gris usé par les éléments, pour se poser sur un large étang couleur prune, iridescent comme les ailes d'une libellule, entouré d'un sable brun cuivré.

— Les couleurs sont si différentes sur l'Atlantique, dis-je. Plus intenses. Cet étang...

Mrs Devereaux fit tourner son pinceau dans un bocal de compote pour bébé rempli d'essence de térébenthine.

— C'est Copper Pond, dit « l'étang cuivré ». Il doit sa teinte aubergine aux minéraux présents dans le sol. On raconte qu'il a des propriétés magiques.

Elle agita son pinceau en direction des bois derrière la maison.

— En haut de la colline, derrière nous, il y avait un campement militaire – des centaines de tentes et des soldats partout.

— Qui a construit cette maison ?

— Les grands-parents de Ginny Smith. Ils ont commencé à travailler la terre ici dans les années 1800, tout juste débarqués d'Angleterre à bord du bateau qui ache minait la main-d'œuvre vers les usines de New Bedford.

— Qui en étaient les derniers habitants ?

— Ginny et ses trois petits-enfants. Tous partis depuis.

Peu de gens se souviennent d'eux.

Je fermai la boîte à peintures, le cœur battant.

— Mrs Devereaux, connaissez-vous une femme du nom de Nancy Starwood ?

Mrs Devereaux posa son pinceau et se tourna vers moi.

— Est-ce la véritable raison de votre venue ?

— Je crains de n'avoir pas été complètement honnête avec vous. Même si j'adorerais peindre à vos côtés, je ne suis pas là pour un cours.

— Oh, vraiment ? rétorqua-t-elle sans avoir le moins du monde l'air choquée.

— J'ai trouvé votre nom dans les affaires de ma mère. Elle est décédée au printemps.

Mrs Devereaux prit appui sur le chevalet.

— Je suis terriblement navrée de votre perte. Que s'est-il passé ?